

Jean-Louis Debré

Jeux de haine

roman

Fayard

Couverture Atelier Didier Thimonier,
Photo © Corbis

Dépôt légal 2011
ISBN : 978-2-213-66203-9

© Librairie Arthème Fayard, 2011

*À Camille,
Gabrielle,
Aurèle,
Vivienne,
Lila-Marianne*

À Valérie

Je ne sais pas trop si l'on a le droit
de dire qu'un homme est fou ou non.

WILLIAM FAULKNER.

PRINCIPAUX PERSONNAGES

Lucio Antonetti, responsable d'une agence privée d'intelligence économique.

Ludovic Boulier, le narrateur. Ancien collaborateur de Marc Roquette.

Bruno Bourdalin, cadre à la Banque d'investissement et de placement (BIP).

Julie Cazavonne, juge d'instruction près le tribunal de Paris.

Nicolas Dompierre, enquêteur à la brigade criminelle.

Blandine Josse, standardiste à la Compagnie bancaire et financière (CBF).

Laurence Lexan, assistante de Mathieu Puech.

Marianne Puech, épouse de Mathieu Puech.

Mathieu Puech, responsable financier à la CBF.

Marion Pylat, commandant de police, chef de groupe à la brigade criminelle.

Simon Mandy, enquêteur à la brigade criminelle.

Loïc Robert, procédurier à la brigade criminelle.

Marc Roquette, président de la CBF.

Jacques du Tilleul, vice-président de la CBF.

Chapitre 1

J'aime à m'évader, à flotter dans cet immense ailleurs en deçà de la conscience. À me laisser lentement dériver. Un moineau qui sautille sur le trottoir, un enfant qui court à cloche-pied, une feuille qui s'envole, la pluie qui tombe à verse, le soleil qui darde ses rayons, la lumière du jour filtrant par les fentes d'un volet, tout peut m'inciter à décrocher de mon quotidien, à lui tourner le dos. Je deviens alors un voyageur sans boussole ni destination précise. Donner congé à la réalité est mon plus grand bonheur. D'autant plus que je n'ai besoin de personne ni d'aucun artifice pour jeter l'ancre dans mon imaginaire.

Ma passion est l'écriture. J'ai publié un premier roman en entrant dans ma vingt-cinquième année. Compte tenu de ma jeunesse, il a bénéficié, à défaut d'un tirage important, d'un petit succès d'estime. Depuis lors, je lis et relis régulièrement les quatre articles où mon nom a été mentionné.

Il y a trois mois, deux ans après mon premier ouvrage, j'ai écrit un autre roman. Il est passé totalement inaperçu. Pourtant, j'y avais mis beaucoup de moi-même. Mais l'itinéraire d'un adolescent de

bonne famille, comme on dit, qui préfère la marginalité au conformisme bourgeois est un thème qui n'a rien de nouveau en littérature. Je croyais avoir réalisé une œuvre originale et me suis rendu compte trop tard de ma vaine prétention. J'ai été meurtri par cet échec et ai cru pendant un certain temps ne pas pouvoir m'en relever.

Je prépare néanmoins un nouveau livre. Son titre, *La Clé*, s'est imposé à moi, je ne sais trop pourquoi. Si nous pouvions disposer de l'instrument qui nous permettrait d'ouvrir et ausculter le cœur des autres, voilà qui faciliterait grandement les relations humaines. Avoir la possibilité d'expliquer le pourquoi d'événements qui vous fondent dessus sans prévenir, vous bouleversent, vous blessent, vous transportent, vous transforment, épargnerait bien des insomnies, des dépresses et des névroses.

Nanti d'un diplôme à défaut d'emploi, une licence de lettres obtenue sans difficulté, comme il faut bien vivre, c'est grâce aux relations de mon père, qui n'a jamais admis mon goût pour l'écriture, que je suis devenu cadre à la Compagnie bancaire et financière, affecté au cabinet de son président. Autrement dit, depuis trois ans, son homme à tout faire et à ne rien faire d'intéressant. Je rédige son courrier personnel, du moins celui qui n'a aucune importance, relis ses notes de service pour corriger redites et fautes de syntaxe. Lorsque le président fait attendre une haute

personnalité ou qui se croit telle, je la fais patienter en lui faisant la conversation. J'accueille les chefs d'entreprise ou les hommes politiques qui viennent déjeuner en tête à tête avec lui dans la salle à manger contiguë à son bureau. Un pli confidentiel à transmettre au ministre des Finances ? Je le porte moi-même et m'assure qu'il a bien été remis à son destinataire. Nécessité de réserver une chambre pour deux dans un grand hôtel de Londres alors qu'il ne voyage jamais avec son épouse ? Je m'en charge. Prendre en toute discrétion deux billets d'avion en classe affaires pour Rome, Marrakech ou New York ? C'est aussi mon travail. Assuré de mon silence, le président me confie tout ce qui ne doit pas être su, sous peine d'entacher sa réputation d'homme austère, vertueux, concentré sur le développement de la Compagnie et l'intérêt conjoint de ses clients et actionnaires.

Pour lui, l'existence est une course sans fin pour toujours plus d'argent, de considération, d'honneurs. De fait, malgré la crise, il n'a en rien modifié son mode de vie, ni révisé, je pense, le niveau de ses rémunérations.

Il est reconnu dans le microcosme politico-financier parisien comme une personnalité influente. Pourquoi lui faudrait-il se remettre en cause, modifier ses habitudes ? « En ces temps difficiles, m'a-t-il dit un soir de confidences – rares et peu développées –, nous devons redoubler de

prudence, ne pas attirer l'attention sur nous. Je compte sur vous pour vous montrer le plus discret possible dans les tâches que je vous confie. » Je lui ai répondu que j'avais bien pris note de ses recommandations et les exécuterais scrupuleusement.

La crise financière qui terrasse nos sociétés n'a pas entamé sa confiance en lui. Le malheur des uns ne freine ni ne tarit le bonheur des autres, certes, et c'est d'autant plus vrai pour lui que les miséreux ne sont pas, d'ordinaire, les clients des banques ni ne comptent parmi ses amis.

Lorsqu'il a récemment été reçu par le Président, à l'Élysée, ç'a été pour lui un jour de gloire, une véritable consécration. Pour « assurer la confidentialité de ce rendez-vous », je m'en souviens fort bien, il n'a pas voulu s'y faire conduire par le chauffeur de la banque. C'est moi qui l'ai piloté puis attendu. Cette entrevue, qui se déroula un dimanche en fin d'après-midi, devait demeurer secrète, mais il s'est arrangé dès le lendemain, par de lourdes et pathétiques allusions, pour que ses proches collaborateurs puis certains journalistes spécialisés soient mis au courant.

Il se sait puissant et reconnu au moment même où je me sens rongé par la houle de l'ennui, et par un inexorable sentiment d'inutilité.

La spéculation, les chiffres, courbes, indices et statistiques ne font pas partie de mon univers. C'est un monde qui ne me fascine même pas ; ses protagonistes ont pour moi des allures standardisées. Les

petits marquis de la finance qui savent tout sur tout et ne sont responsables de rien me paraissent ridiculement prétentieux. La crise à laquelle ils ont grandement contribué est pour eux la faute des politiques, en aucun cas la leur. Les Français souffrent, le gouvernement entend rallonger la durée des cotisations en vue de financer le régime des retraites ? Cela ne les concerne en rien. On évoque devant eux le montant astronomique des rémunérations, salaires, gratifications, jetons de présence, avantages en nature que reçoivent patrons d'entreprise, dirigeants financiers, spéculateurs ? Ils ne voient pas ce qui peut apparaître choquant et devrait inciter à modifier les choses. Ils vivent en apesanteur, dans une sorte de bulle. Je ne les comprends pas. Je ne me sens pas fabriqué comme eux. Je n'arrive pas à désespérer quand la Bourse s'effondre et que les valeurs du CAC 40 cotent à la baisse. Que le dollar atteigne ses cours historiquement les plus bas ne déclenche pas en moi la moindre bouffée d'angoisse. Que les Américains tentent de faire chuter l'euro, que le yuan soit sous-évalué me laisse de glace. Que les riches clament qu'ils paient trop d'impôts ne me trouble en aucune manière ; je sais que, de toute façon, les pauvres ne deviennent jamais riches. À longueur de journée la télévision nous ressasse que nous sommes entrés dans l'ère de la rigueur, mais tous savent qu'elle sanctionnera toujours les mêmes.

Pas plus que la finance la politique ne m'attire. Je ne supporte pas tous ces discours inconsistants, ces litanies de mots déversés mécaniquement par des êtres qui ne croient en rien et sont capables de dire « franchement » le contraire de ce qu'ils ont déclaré tout aussi « franchement » la veille. J'ai l'impression que leur métier est d'abord un spectacle où défilent sur la scène publique des figurants recrutés pour leur jeu et leur image plus que pour leurs convictions.

Aujourd'hui, alors que je vois poindre à l'horizon le cap de la quarantaine, je suis seul. Emmanuelle, la femme avec laquelle je vivais depuis près d'un an, est partie. J'avais voulu lui offrir un bonheur simple. Il est vrai qu'à part l'expression de mon amour, je ne possède pas grand-chose, mais elle n'a rien voulu emporter. Elle s'est trouvé un riche financier anglais : spéculateur sans scrupules, habile séducteur, il lui a fait croire qu'il vivait avec elle la passion de sa vie alors qu'il était déjà marié et à la tête d'une nombreuse famille. Elle l'a cru et a largué les amarres qui l'attachaient à moi. Malgré tout, je ne peux l'oublier ; son souvenir reste arrimé à mon cœur, mais elle ne s'en doute pas.

Après une période de cabotage sentimental, je n'ai pu accoster vraiment sur aucune plage. Je n'avais plus la force ni l'envie d'aimer. Dans les bras de mon actuelle compagne j'aime à me réfugier pour monologuer. Je lui expose mes angoisses

qu'elle accepte d'écouter sans les juger. Nous nous comprenons bien, puisque nous ne nous contredisons jamais, ne trichons pas, ne nous trompons pas, ne pouvons donc pas nous trahir. Avec elle je peux fuir la routine d'un employé de banque. Ma compagne d'aujourd'hui, on l'aura compris, a plusieurs visages : ce sont mes songes, mes délires, mes affres. Avec elle, je puis m'évader à tout instant, fût-ce au beau milieu de l'après-midi. Peut-être est-ce dû à l'incompréhension du monde qui m'entoure et que je ne fréquente que par nécessité de service, comme on dit dans l'administration. Je veux désormais vivre ma vie, et non pas celle qu'on m'impose.

Ma journée se déroule au rythme imposé par mon patron ; je n'existe pas en tant que tel, je suis à sa disposition, dans le petit bureau au bout du couloir qui mène au sien, via celui de sa secrétaire. La sonnerie du téléphone retentit. À la petite lumière qui s'allume en même temps, je comprends que c'est son assistante qui m'appelle. Être rappelé à l'ordre par un signal m'exaspère. Mais la vie en société ne se résume-t-elle pas à une succession d'avertissements, de convocations, de bruits, de clignotants qui nous agressent en permanence ?

- Oui ?
- Le président veut te voir tout de suite.
- J'arrive.

Ayant parcouru le couloir aux murs couverts de portraits des anciens présidents de la banque, franchi la porte capitonnée, me voici debout face à Marc Roquette, le président de la Compagnie bancaire et financière. Enfoncé dans son large fauteuil, il arbore à la boutonnière de son costume croisé la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Il en est si fier que je me demande s'il ne l'a pas fait coudre sur la veste de son pyjama, ou sur le survêtement blanc qu'il revêt quotidiennement dans la salle de sport du Cercle interallié. Cette distinction lui a été remise par le ministre des Finances en personne lors d'une grand-messe de la mondanité parisienne, parade de l'hypocrisie et de la vanité, à laquelle j'avais assisté à Bercy.

Il n'a pas le temps de me dire bonjour, encore moins celui de savoir si je me porte bien, de toute façon il ne s'intéresse qu'à lui, du moins lorsqu'il est à la banque, et ne saurait pas prêter attention à un collaborateur subalterne.

– Cher ami, vous savez combien la période est délicate, me précise-t-il en soupirant. Les perspectives ne sont pas réjouissantes et nous n'avons aucune raison de faire preuve d'optimisme pour l'avenir. Plus rien ne sera jamais comme avant...

Je comprends d'emblée que ce discours n'augure pas pour moi de bonnes perspectives. D'autant que les rumeurs courant depuis plusieurs jours dans les couloirs de la banque, abondamment alimentées par les délégués syndicaux, font état d'une

réunion houleuse du directoire, et de la préparation d'un plan de licenciement du personnel. Les raisons, tout le monde ici les connaît, c'est même un secret de polichinelle : non pas la seule conjoncture économique, ni la crise boursière, mais les conséquences des turpitudes et erreurs des grands stratèges financiers de la maison. La Compagnie bancaire et financière aurait perdu des sommes considérables du fait de l'escroquerie Madoff et de quelques autres spéculations malencontreuses. L'ambiance n'est donc pas au beau fixe.

Dans un réflexe spontané d'autoprotection, les dirigeants auraient décidé de procéder à des coupes sombres dans les charges de fonctionnement. Au lieu de se mettre en cause, de se démettre de leurs fonctions pour incompétence, pour n'avoir pas su résister à l'appât de gains si substantiels qu'ils ne pouvaient pas ne pas faire naître le soupçon sur leurs origines, ils ont courageusement et unanimement décidé de se préserver, de ne pas compromettre leur avenir, de désigner une dizaine de lampistes dont, visiblement, à la façon dont je suis accueilli par le président, je fais partie, et de les virer.

Avec la mine et le ton de circonstance de celui qui vient présenter ses condoléances à la famille d'un défunt qu'il ne connaissait pas très bien, il ajoute :

– J’ai toujours, vous le savez, apprécié votre travail et vos qualités de discrétion. Cependant, nous sommes contraints de prendre des mesures drastiques. Le directoire m’ordonne, à mon grand regret, de mettre fin à notre collaboration. Mais, compte tenu de vos talents, je suis persuadé que vous aurez tôt fait de retrouver du travail. Le directeur des ressources humaines va vous recevoir pour arrêter les modalités de votre départ. Tout cela est bien pénible pour moi, vous en conviendrez aisément...

Discours convenu auquel il ne croit pas un traître mot, mais qu’il s’estime obligé de me débiter pour se donner bonne conscience. D’autant plus que, n’ayant pas le courage d’assumer sa décision, il la met sur le compte du directoire. Cette veulerie me révolte.

Habituellement réservé, respectueux, j’éclate de rire, je ne sais pourquoi, réaction inattendue qui le laisse pantois. Il me regarde fixement. Une incompréhension totale se lit dans ses yeux. Il s’attendait à une tout autre attitude, à devoir probablement affronter mes pleurs, ma colère, voire mes supplications...

– Vous savez pourquoi je ris ? Je vous trouve pathétique ! Sous votre direction, la banque se plante, et au lieu de vous remettre en question, de vous planquer, vous continuez à plastronner comme si de rien n’était. Votre seule et courageuse décision consiste à renvoyer des employés qui ne

sont en rien responsables de la situation. C'est vraiment splendide ! Quand cela va mal, le président de la Compagnie bancaire est aux abonnés absents. Bravo !

Sidéré, la bouche béante comme un gamin surpris le doigt dans le pot de confiture, il ne dit mot, sonné par mon impertinence. Follement heureux de pouvoir me délester de tout ce que j'ai subi, je poursuis :

– Pour sauver des emplois, vous ne réduisez pas votre salaire ni ne modifiez votre train de vie, vous n'imaginez pas d'amputer vos considérables notes de frais ; non, vous préférez virer les autres et vous avez le culot de dire que c'est pour vous une décision humainement difficile à prendre ! La crise, pas pour vous, pour les autres ! Vous vous fichez du monde ! Regardez-vous dans une glace et vous aurez honte, si vous êtes toutefois encore capable d'éprouver un instant un tel sentiment ! Je vais de ce pas rencontrer le directeur des ressources humaines et négocier avec lui mes indemnités de licenciement sans rien lâcher. Portez-vous bien !

Après l'avoir toisé du regard, le forçant ainsi à baisser les yeux, je me dirige d'un pas tranquille vers la porte en sifflotant. Je l'entends me crier d'une voix haineuse :

– Vous allez me payer votre impertinence déplacée ! Votre attitude est minable, inexcusable, je vous rappelle que c'est sur recommandation

d'un ami de votre père que je vous ai recruté ici. J'attendais de vous un peu plus de reconnaissance. Je vais vous licencier, vous jeter dehors pour faute grave ! Vous n'aurez droit à rien, pas la moindre indemnité...

Mû par un réflexe de défense, tel l'animal blessé qui attaque pour sauver sa vie ou ne pas mourir seul, je me retourne, me campe bien en face de lui et le regarde fixement. Il m'observe, inquiet, en se tassant sur son fauteuil de président. Sur un ton cinglant, je rétorque :

– Je ne sais si je suis un petit minable, mais j'ai bien pris note de toutes vos turpitudes, à commencer naturellement par le nom de la grande blonde que vous trimballez aux frais de la banque dans vos voyages d'affaires. Voilà qui pourra intéresser les membres de votre directoire, notamment le vice-président du Tilleul, ainsi que votre épouse. Il y aura peut-être là motif à plainte des actionnaires pour abus de bien social.

Il se dresse et tend la main en direction du bouton d'appel de son assistante.

– Attendez, je n'ai pas fini ! Il est sans doute préférable que certaines choses demeurent pour l'instant confidentielles...

Il se cale à nouveau dans son siège de cuir noir, inquiet de ce que je vais encore pouvoir lui rappeler.

– Vous vous souvenez certainement de ce banquier suisse que vous aviez rencontré, le jour où

je remplaçais votre chauffeur souffrant, et de la conversation intéressante que vous avez eue sur la possibilité d'ouvrir des comptes chez lui en toute discrétion... Voulez-vous que je vous parle aussi de cette fondation que vous connaissez bien, dont le but affiché serait la promotion d'un humanisme environnemental, et le siège social situé au Liechtenstein ? Elle sert de paravent fiscal à certains de vos clients... Je peux aussi évoquer la structure créée au Luxembourg sous le nom d'Oréades, je crois, pour aider Madoff à développer ses agissements coupables et dont vous vous êtes activement occupé, ainsi que Luxalpha, cette Sicav qui a permis au même Madoff d'étendre ses escroqueries à l'Europe... Je crois que cela intéresserait aussi beaucoup de monde si je venais à révéler les dates de vos fréquentes rencontres avec Madoff... Oui, je suis peut-être un petit minable, mais je comprends vite. Si je ne parle pas, j'écoute, et, doué d'une excellente mémoire, je me souviens de tout, sans compter que, par surcroît, j'ai tout consigné sur un carnet. J'envisageais même d'écrire un roman sur le monde de la finance...

Au fur et à mesure que je parle, les traits de Marc Roquette se creusent, il est blême et me dévisage avec stupeur.

– Où voulez-vous en venir ? me lance-t-il d'une voix sèche.

Après un bref silence, se rendant probablement compte que sa situation vis-à-vis de moi a changé,

qu'il n'est plus le patron qui assène ses ordres à l'un de ses collaborateurs qu'il a toujours pris pour un domestique, il ajoute d'un ton moins comminatoire :

– Vous voulez que nous parlions tranquillement de votre avenir ? Je suis évidemment tout disposé à vous aider...

– Non, je n'ai pas l'intention de demeurer ici. Mais laissez-moi finir, pour une fois que je peux déverser tout ce à quoi j'ai assisté à votre contact. Voulez-vous que nous évoquions vos relations houleuses avec le vice-président du Tilleul, tous les coups tordus que vous ne cessez d'imaginer pour lui nuire...

– Suffit, suffit ! hurle-t-il. Sa main tremble ; il ajoute : Vous voulez combien ?

– Rassurez-vous : sous la table, comme on dit, rien. Mais patientez une seconde encore, j'en ai presque terminé. Oui, je pourrais aussi évoquer certains circuits financiers recommandés pour que politiques foireux ou riches héritiers bénéficient de planques où dissimuler leur argent. Vous voyez à quoi et à qui je fais allusion : vos relations avec le trésorier d'un grand parti politique... Eh bien, pour répondre à votre question, mon indemnité de licenciement sera importante. Je pourrais exiger de rester dans la maison, compte tenu de tout ce que je sais, mais vous me faites trop honte, je vous trouve si pitoyable à tant baver devant le fric, à

paraître, faire semblant, semer l'illusion. C'est vous, le minable !

Son arrogance paraît s'être évaporée, il est soudain devenu un vieil homme usé. Il en ferait presque pitié, avec son air de chien battu. Il évite de croiser mon regard et demeure silencieux.

Mon réquisitoire terminé, je m'apprête à quitter son bureau, soulagé mais un brin surpris par mon propre aplomb. Je ne l'entends pas cette fois stigmatiser mon attitude, mais me dire sur un ton de prière :

– Revenez, s'il vous plaît...

Je me retourne, un petit sourire narquois aux lèvres. Surprenant renversement de situation ! Me voici en position dominante alors que j'étais sur le point d'être congédié comme un malpropre, un moins que rien, une quantité négligeable.

Je ne fais pas mine de revenir vers son bureau, et je sors sans rien dire de plus.

Chapitre 2

– On fonce direct pont Mirabeau : encore un macchabée ! Putain, quelle époque ! lance le commandant Marion Pylat à l'intention de son collègue qui l'attendait devant le 36, quai des Orfèvres, au volant du véhicule de la brigade criminelle, puis elle ajoute en s'installant à son côté : Il y a huit jours, on s'est farci un règlement de comptes entre travelos ; affaire de merde : la victime était un Noir, on s'est colletés avec les associations qui gueulaient au crime raciste. Heureusement, elles se sont calmées quand elles ont compris que le dossier n'était pas du meilleur effet pour elles. Mais elles nous ont enquinés trois jours d'affilée en alertant la presse, le préfet puis le cabinet du ministre. Il a fallu que je me tape un rapport. Et ça repart avec ce corps trouvé aujourd'hui près de la Seine. Nous allons encore tomber sur qui, déboucher sur quoi ?

– C'est cela, la vie de flic : on ne sait jamais de quoi demain sera fait. Si tu voulais un boulot peignard, il ne fallait pas choisir ce métier, ou du moins éviter la criminelle, lui répond le capitaine Loïc Robert, le procédurier du groupe de sept

enquêteurs qu'elle commande et qui conduit la voiture.

Gyrophare allumé, klaxon deux tons hurlant, il ne faut que peu de temps au véhicule de la criminelle pour parvenir à la hauteur du pont Mirabeau. Un car de police secours stationné le long du trottoir, une voiture noire dont le pare-soleil abaissé indique « POLICE », plusieurs hommes en uniforme qui s'affairent à canaliser la circulation : tout indique que le corps n'est pas loin.

Face au cadavre qui gît à même le sol, et malgré la présence de fonctionnaires de la police scientifique et technique, du photographe de l'identité judiciaire dont le métier est d'immortaliser la mort pour la faire parler, Marion Pylat se sent gênée, comme indiscreète.

Ce n'est certes pas le premier cadavre qu'elle voit depuis son entrée dans la police nationale et son affectation à la brigade criminelle, mais elle n'arrive pas à s'accoutumer au spectacle de la mort en pleine rue. Naturellement, elle n'en laisse rien paraître et demeure silencieuse. Elle observe le corps de cet homme qu'elle ne connaît pas.

L'odeur d'urine, de moisi, de pourriture qui règne sous le pont est telle qu'elle commence à ne pas se sentir très bien.

– Le suicide me paraît quelque peu douteux, indique le photographe de l'identité judiciaire, qui ajoute : La position du flingue, de la main, l'état

des vêtements, tout cela pue l'embrouille. Il a vraisemblablement été assassiné et le pistolet a été sciemment abandonné sur place pour que la police croie que le type a mis fin à ses jours.

Marion Pylat se tourne vers l'un de ses collègues de la criminelle et lui demande :

– As-tu fait les environs ?

– Pas grand-chose, à part ce pouilleux qui campe là-bas. Rien à en tirer : il est incapable de débiter trois mots de suite. Il a été démoulé trop tôt et, en plus, son gosier barbote dans la vinasse. Parfumé à la piquette à deux sous, il pue tellement qu'il est impossible de s'en approcher.

– Qu'en pensez-vous, commandant ? questionne le jeune substitut du procureur qui vient de débarquer sur place et sur le visage poupin duquel se lit la peur de la mort.

– Difficile à dire. L'autopsie et la synthèse des constatations nous permettront de progresser vers telle ou telle piste, répond prudemment Marion qui ajoute : Tout cela paraît bien suspect.

Puis, s'adressant à l'un de ses collègues policiers, elle demande :

– As-tu l'identité de la victime ?

– Nous avons trouvé dans la poche de son pantalon un portefeuille avec ce permis de conduire au nom de Mathieu Puech, né le 17 avril 1975 à Paris et demeurant square de l'Observatoire, dans le VI^e arrondissement de Paris.

– On va aller y faire un tour. Auparavant, passez ce nom au fichier afin de connaître rapidement son profil et de vérifier s’il est connu chez nous, ordonne-t-elle.